

Au terme de notre investigation, un bilan paradoxal :

– L'évolution en cours n'a pas mis un terme à la domination masculine, mais la construction de cette dernière se paie souvent d'un prix très lourd. La fraction importante de garçons qui ne parvient pas au sommet de la pyramide vient grossir les rangs des laissés-pour-compte : échec scolaire, délinquance, sous-emploi, chômage, bref la pauvreté moderne, celle qui stigmatise et disqualifie. En trente-cinq ans, ce tribut s'est alourdi avec la délocalisation ou la disparition du travail manuel ouvrier. Du coup, en dépit des plus grandes marges de liberté octroyées à leurs fils par les parents, la construction de l'identité masculine s'opère sous des contraintes sociales, invisibles mais très exigeantes. Dès son plus jeune âge, le garçon est tenu de manifester sa virilité et malheur à celui qui s'écartera du droit chemin en s'aventurant trop sur le territoire féminin : pratique

de la danse, par exemple. Le fantasme de l'homosexuel hante les parents d'aujourd'hui. Les garçons sont soumis à des injonctions paradoxales. D'un côté, on les incite à extérioriser leur potentiel de révolte et d'énergie dans le sport et les activités physiques. Mais d'un autre côté, la suprématie masculine n'est vraiment reconnue que par l'excellence scolaire. Si bien que ceux qui ne parviennent pas à résoudre de façon satisfaisante cette contradiction, en particulier parce que la désindustrialisation n'offre plus de perspectives ou d'exutoire à la mise en œuvre de ces énergies viriles, se retrouvent marginalisés ou exclus. La marche des garçons vers l'âge adulte est alourdie par le poids encombrant des armes traditionnelles du pouvoir masculin : cuirasses, glaives, boucliers.

– La démarche des filles apparaît plus légère. Certes, elles sont l'objet d'une surveillance parentale plus constante, mais elles trouvent des satisfactions personnelles à s'engager dans les itinéraires de leur genre : lectures, intérêt pour les relations sociales, les sciences humaines. Le plaisir qu'elles prennent à se construire comme femmes ne se réduit pas à l'intériorisation de contraintes ou à la résignation au destin. Dans l'accession à l'âge adulte, les filles s'aventurent plus volontiers sur les territoires masculins sans être le moins du monde rabrouées par les adultes en charge de leur éducation : parents, grands-parents, enseignants, éducateurs et autres coaches. L'identification à la mère bénéficie de l'équilibre, difficile mais productif, que les femmes des générations aînées ont établi entre la vie professionnelle, la vie familiale et le renouvellement des tâches d'éducation par l'accès aux biens culturels. Le sombre tableau dressé par Belotti s'est considérablement éclairci, même si la perspective pour les

filles de renverser la domination masculine relève encore de l'utopie. Dans la construction de leur identité féminine, elles disposent de marges de liberté et de créativité plus grandes que les garçons pour la leur. Cette liberté de mouvement est alors en phase avec l'une des tendances fortes de l'évolution sociale qui fonde de plus en plus le lien social sur l'autonomie des individus.

La question scientifique que pose la construction des identités sexuées mobilise, on l'a vu, les savoirs fondamentaux de toutes les disciplines : histoire, psychologie, psychanalyse, biologie, sociologie, démographie, géographie, économie, anthropologie. Mais elle est portée par une interrogation éthique et politique : la question de l'égalité entre hommes et femmes. Lorsqu'on étudie l'évolution du problème sur une courte période, la question éthique sous-jacente est : l'égalité a-t-elle progressé ? l'inégalité s'est-elle réduite ? Nous avons réuni quelques éléments pour permettre à qui nous lira de résoudre le problème pour son propre compte.

Mais en faisant le nôtre, nous réalisons à quel point l'inégalité entre hommes et femmes se situe à la racine de toutes les inégalités sociales. Ce nouveau régime des distinctions du masculin et du féminin qui fait la part belle à la complexité des aspirations et notamment à celles des jeunes filles ne risque-t-il pas de venir se briser contre les lois d'airain du monde économique ? C'est la crainte de beaucoup de parents lorsqu'ils voient le capital d'efforts accomplis se déprécier ou ne pas s'apprécier à sa juste valeur. Donner droit aux goûts spontanés et motivés des jeunes filles pour les sciences humaines et la littérature se heurte aussitôt à la hiérarchie bien établie des disciplines

qui relègue ces dernières au plus bas. Le timide mouvement esquissé des pères vers la transmission de leur capital culturel à leurs enfants est sans doute une nécessité pour assurer une construction plus harmonieuse de l'identité masculine. Mais il est aussitôt entravé par l'exigence des entreprises de monopoliser à leur profit tout le capital humain incorporé à la partie masculine de sa main-d'œuvre. Et par contrecoup, vis-à-vis des femmes, la restriction du temps consacré à la profession fait figure de « travail à temps partiel » ou « travail à mi-temps », comme si les heures consacrées à l'entretien de la famille et à l'éducation des enfants n'étaient pas des heures de travail. On touche ainsi, de proche en proche, aux fondamentaux de la structure sociale : salaire, emploi, pouvoir, prestige, citoyenneté.



Baudelot Christian et Establet Roger (2007). *Quoi de neuf chez les filles ?* Paris : Nathan.

61. FRANÇOISE HÉRITIER, *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996.